Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 5 (2005)

Artikel: Pierre Sciobéret
Autor: Rime, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1048214

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Né en 1977 à La Tour-de-Trême, **François Rime** *a suivi des études de géographie, géologie, sciences politiques et histoire à l'Université de Fribourg. Dans son travail de diplôme, il s'est essayé, à travers l'étude de divers lieux sacrés fribourgeois, à une «géographie de l'au-delà», en analysant les rapports entre l'espace et le sacré. Il enseigne à l'Ecole professionnelle et au Collège du Sud, à Bulle.*

PIERRE SCIOBÉRET

1855: Pierre Sciobéret a 25 ans. Ce Tourain se trouve à un moment charnière de sa vie. En effet, deux ans plus tard, il entamera une période d'exil, en Russie. Mais avant de rejoindre les lointains rivages de la Mer Noire, Pierre Sciobéret a encore quelques comptes à rendre. Il le fait à travers un pamphlet qu'il publie dans «L'Emulation», intitulé «L'homme de lettres à Fribourg», dont le caractère est largement autobiographique. Suivons donc notre écrivain à travers ce texte.

L'homme de lettres? Mais «c'est un parasite, un champignon qui pousse je ne sais comment, un jour de pluie, dans le coin humide d'un bureau ou d'un cabinet»![1] Voyons plus précisément comment a grandi ce champignon: Pierre Sciobéret naît en 1830, à La Tour-de-Trême. Ce compatriote de Louis Bornet fait partie d'une famille paysanne, dont le patronyme est aujourd'hui éteint. Il étudie au Collège Saint-Michel, où il rencontre notamment Auguste Majeux, un de ses collègues et amis au sein de la future *Emulation.* A la fin de ses études, l'Ecole cantonale, de tendance libérale, ouvre ses portes. Sciobéret y postule mais n'obtient qu'un poste de remplaçant surveillant, qui ne le satisfait pas, si bien qu'il part étudier à Berlin en 1849. Etudes, voyages: étapes nécessaires pour tout homme de lettres qui «s'en va dans la forêt sociale, y cueille, tout en chantant, son faix de ramée, et va-t-en ville, flâneur déterminé, et quelquefois famélique, offrir son bouleau aux amateurs».[2]

Le «faix» qu'il rapporte de Berlin sera surtout consitué par les théories du philosophe Hegel, qui le passionneront plus que les thèses purement philologiques, ce qui ne l'empêchera pourtant pas de faire le lien entre les domaines littéraire et philosophique. «Le support logique d'Hegel, c'est le langage, le Verbe primitif, la naissance de tout mot qui reflète la nature en esprit»[3]. De cette union entre la pensée et la littérature naît un essai intitulé *Le patois gruérien et le provençal*, qui fait la comparaison entre les deux langues, montrant la richesse de

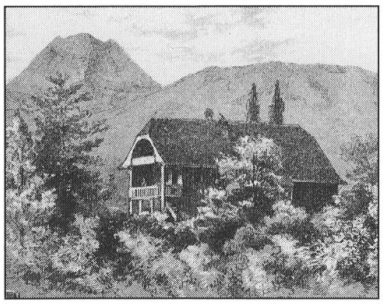
1 SCIOBÉRET, Pierre: «L'homme de lettres à Fribourg», in *L'Emulation*, 1855, p.1.

2 Id.

3 GREMAUD, Michel et CESA, Jacques: *Pierre Sciobéret: Colin l'armalli, le Regain*, Fribourg, BCU et Editions La Sarine, 1999, p.137.

l'idiome local. Dans la capitale prussienne, Sciobéret écrit également *Martin le Scieur, La Mort* et *Le Vent du Midi.*

En été 1852, il rentre à Fribourg, où il enseigne le latin et le grec, puis la philosophie à l'Ecole cantonale, jusqu'à la fin du régime radical, en 1857, qui marque la fermeture de l'établissement. Parallèlement, «il pratique le pamphlet ironique, avec virulence»[4] dans *Le Confédéré*, organe du parti radical, et écrit dans la *Revue Suisse* et bien sûr dans *L'Emulation* (*Le Valdôtan, L'Esprit de Tzuatzô*, et le controversé *Comment se guérissent les ivrognes*). Il publie *Scènes de la vie gruérienne* (qui comprend *Martin le Scieur* et *Colin l'Armailli*) en 1854.



La maison natale de Sciobéret à La Tour-de-Trême.

Mais il a des ennemis, qui sont expressément nommés dans *L'homme de lettres à Fribourg*: les mandarins et le grand homme (et la grande femme). Le mandarin est «morose comme un hibou», il «n'invente pas, ne sent pas, ne se passionne pas, n'écrit pas, discute calmement, dogmatique et critique, parle peu ou beaucoup, et ne dit rien, n'a pas d'idées à lui, et véritable citerne, ne fait que contenir celle des autres»[5]. Du côté des grands hommes ou grandes femmes, il existe deux classes, «le grand homme universellement reconnu qui doit ce titre à ses œuvres et au public; et le grand homme de localité, produit d'une coterie, qui se juche collectivement sur le piédestal de l'immortalité». En effet, «la chenille une fois passée à l'état de papillon devient arrogante; l'homme de lettre ou le savant en us, une fois juché sur le perchoir, tire l'échelle après lui et savonne, afin que nul n'y puisse monter, [...] il est le protecteur de l'artiste en herbe; mais cela ne dure que jusqu'au moment où l'artiste commence à bien faire ; alors il devient son ennemi. [...] Il sait tout, il voit tout, il entend tout: il n'est pas un brin d'herbe qui n'ait pu échapper à son œil d'aigle. [...] Faust retourné, il doute des autres, mais il croit en lui»[6]. Sciobéret ne cite pas de nom, mais il n'est pas impossible qu'il vise Daguet, avec lequel les rapports étaient tendus à cette époque.

Toujours est-il que le Tourain part en 1857 pour un long exil dans la Russie tsariste, à Odessa, où il devient gouverneur dans la famille de l'amiral Barowski. Puis il poursuit son existence de bohème, devenant maître d'hôtel à Yalta, et précepteur d'un petit prince en Géorgie, où il s'ennuie profondément. «[Me voilà] enseignant le français à toute espèce d'Asiatiques. Encore si j'avais trouvé le Pérou! Mais les pierres sont dures en Asie comme partout ailleurs. [...] Je suis le serf qui attend son émancipation; je suis un tout petit Prométhée, attaché sur le Caucase et qui attend en grinçant des dents la clé d'or qui doit le rendre à la liberté.»[7] Refusant une place à Delémont et à Tiflis, «il choisit de

4 Ibid. p.141.

5 LOUP, Robert: *Un conteur gruyérien, Pierre Sciobéret*, Fribourg, Fragnière Frères, 1929, p.72.

6 SCIOBÉRET, Pierre: *op. cit.*, pp.3-4.

Pierre Sciobéret (1830-1876)

s'engager à Tsinondali, près des vignobles de la Khakhétie, au service de la princesse Tchavtchavadzé. La dame est célèbre pour avoir été la captive de l'imam Chamyl, héros de la résistance de la Tchétchénie à l'impéralisme russe, déjà. Sciobéret éduquera le petit prince Tchavtchavadzé dont la famille a donné à la Géorgie des poètes et écrivains majeurs.»[8] Durant cet exil naîtra notamment *Denney et Tapoley*.

Revenu de son périple oriental en 1864, Sciobéret rentre au pays. Et comme «les baies des buissons, qui suffisent aux merles, ne [suffisent] point à l'homme de lettres»[9], Sciobéret se voit obligé de trouver un moyen de subsistance, l'exil en Russie ne l'ayant pas enrichi. Après plusieurs expériences, dont la construction d'un poulailler industriel (!), il songe à la médecine, puis étudie le droit et devient avocat, tout en menant de nombreuses activités politiques. Mais est toujours tiraillé entre ses obligations officielles et sa passion pour l'écriture, un dilemme qu'il soulignait déjà en 1855: «Les hommes d'art et de lettres ne manquent point, ni l'étoffe non plus; mais pourquoi travailleraient-ils? Pour se faire honnir et conspuer par les ennemis dont nous avons parlé? Voilà pourquoi le talent libre et créateur cherche généralement à se transformer en capacité administrative ou juridique, à échanger la vie aventureuse de la bohème contre la vie insipide, mais lucrative, du comptoir et du bureau! Tel qui aurait pu illustrer son pays et son nom par de belles et bonnes choses d'art préfère élever des taureaux.»[10]

Donc Sciobéret pratiquera l'écriture en dilettante. Entre deux plaidoiries, il compose des poèmes pour la *Fête des Vignerons* de 1865, notamment sa fameuse *Bacchanale*. Il publie à Lausanne, en 1870, *Abdallah Schlatter*

7 GREMAUD, Michel et CESA, Jacques: *op. cit.*, p.154.

8 Ibid., p.155.

9 SCIOBÉRET, Pierre: *op. cit.*, p.4.

10 Ibid., p.5.

ou les curieuses aventures d'un Suisse au Caucase, qui, sous couvert du récit romancé d'un chef abchase, possède de nombreux traits autobiographiques. La même année est créée *Marie la Tresseuse*. En juin 1876, il est atteint d'un érysipèle au front, une maladie contagieuse de la peau, qui va l'emporter à 46 ans.

Par une coïncidence troublante, «quand il écrit *Le Valdôtan* vers 1853, Sciobéret prête à son héros la fin qui sera la sienne propre. Comme s'il savait déjà que la chute du régime radical le conduirait à fuir Fribourg en 1857, à vivre un long et dur exil, à rencontrer une Emélie (Elise dans le roman), à la perdre (car la citadine Emélie ne se plaira pas dans le coin de Suisse rurale de son mari), à sombrer sinon dans la folie, dans une désespérance mortelle en 1876, une nuit de juin également, après un "transport au cerveau". »[11]

Quel héritage littéraire nous laisse Sciobéret? A vrai dire, il a peu écrit, car il ne pouvait vivre de sa plume (comme il s'en plaint amèrement dans *L'homme de lettres à Fribourg*). Son œuvre est perçue de manière contradictoire. On apprécie son talent à portraiturer, à décrire en peu de mots des personnages savoureux. Ainsi Eugène Dévaud affirme-t-il qu'«il est peu d'auteurs qui, en un nombre si restreint de pages, aient peint autant de personnages se mouvant très activement dans le détail de la vie commune. Chacun y a sa figure propre et sa place marquée, tout s'enchevêtre et pourtant tout est clair, tout est lucide; nul effort n'est nécessaire pour suivre le fil du récit.»[12] Sa faculté d'observation est donc évidente (et il est vrai que l'on ne peut que le constater à la lecture de *L'homme de lettres*). Mais son style, notamment ses poèmes, sentent le classicisme un peu dépassé de Delille. Cependant, ce qu'on condamne surtout, ce sont ses idées: son radicalisme, «première déviation de l'esprit gruérien»[13], selon Robert Loup, la philosophie hégélienne, «sa seconde déformation»[14], son anticléricalisme. Bref, on le considère comme un bon écrivain, mais qui a puisé son inspiration aux mauvaises sources.

Et si Jean Humbert n'hésite pas à faire de lui «le Maupassant gruérien», pour Gonzague de Reynold, «ce n'est pas un grand écrivain; c'est même un médiocre». Mais, selon lui, «l'intérêt des médiocres réside en ceci qu'ils nous révèlent l'esprit, les préoccupations, les mœurs du milieu social auxquels ils appartiennent, et cela d'autant mieux qu'ils n'arrivent point, par leur médiocrité même, à s'élever assez haut au-dessus de leur milieu pour le dominer complètement, pour s'en détacher, pour faire figure d'exception»[15]. Et le milieu de Sciobéret, c'est la Gruyè-

11 GREMAUD, Michel et CESA, Jacques: *op. cit.*, p. 159.

12 DÉVAUD, Eugène: «Les écrivains gruériens de *L'Emulation*», in *Revue de la Suisse catholique*, Fribourg, 1900, p. 739.

13 LOUP, Robert: *Un conteur gruyérien, Pierre Sciobéret*, Fribourg, Fragnière Frères, 1929, p. 216.

14 Id.

15 Préface de Gonzague de Reynold, *in* LOUP, Robert: *op. cit.*, p. VIII.

re: «il y a toute la Gruyère dans ces nouvelles.»[16] Bondallaz affirmera dans le même sens que «si vous avez lu *Uli der Knecht* [de Jeremias Gotthelf], vous connaissez toute la vie des montagnes de l'Emmenthal. Si vous avez lu les *Scènes de vie champêtre*, vous connaissez toute la vie des montagnes de l'Intyamon.»[17]

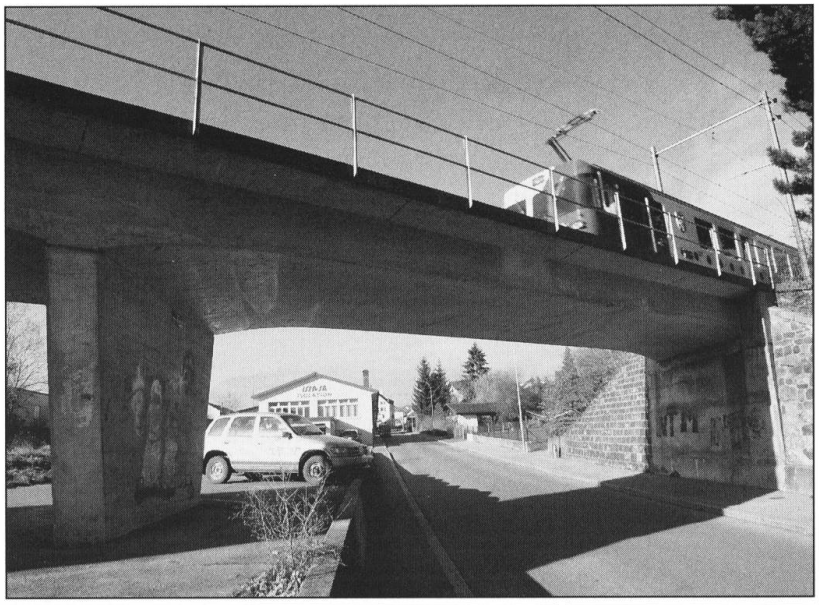
Certes, Sciobéret est gruérien, certes, il place ses personnages entre le Vanil Noir et le Moléson. Mais il décrit aussi les rives de la Mer Noire, et les montagne du Caucase. Ainsi, par sa position à la charnière de l'histoire de son canton, par son existence marquée tout autant par les contrées lointaines que par la Gruyère, «il a prouvé son sens de la vérité identitaire, et solidaire. Plutôt que le repli nationaliste, il a proposé l'ouverture et l'action. Il a vu son pays au carrefour des possibles.»[18]

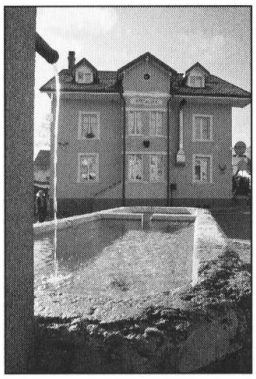
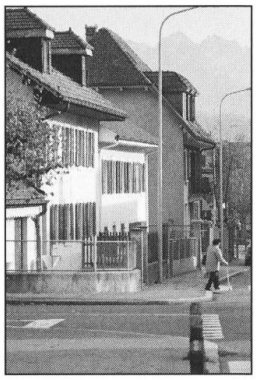
16 Dévaud, Eugène *op. cit.*, p. 749.

17 BONDALLAZ, Paul: «Le mouvement littéraire en pays fribourgeois vers 1850», in *Annales Fribourgeoises*, 1919, VIIe année, 1919, p. 21.

18 GREMAUD, Michel et CESA, Jacques: *op. cit.*, p. 173.

Rue Pierre-Sciobéret



La rue Pierre-Sciobéret, où la «Sciob», comme disent ses habitants, longe la Trême depuis la rue du Bourgo jusqu'à la rue Louis-Bornet. Elle porte ce nom depuis la révision du plan cadastral bullois de 1942.

Photos: Claude Haymoz